

**Dominique Sels**

**Adolphe**

**contre**

**Adolphe**

*Adolfo Kaminsky au salon Botul*



Dominique Sels vit à Paris. Un concert de free jazz la décide à se consacrer à la littérature ; la mobilité esthétique des musiciens est une de ses influences. Plusieurs de ses romans font un usage enchâssé de registres différents, la prose semblant se trouver lorsque surgit une voix d'homme, hétérogène – triviale, angoissée ou comique : Geoffroy Cappdeville pleurant son amie disparue, dans *Chère Indolente* ; Philippe, contre les mandarins, dans *Réverie et fécondité*, où le monde de l'hôpital contraste avec une soif de merveilleux ; Toni Camarillo, impropre à l'amour ; ou bien, pris dans les rets de son langage galant, Raphaël, si brillant qu'il est surnommé l'un des *plus Beaux Diamants du monde*. C'est le nu masculin qui caractérise le diptyque formé par *Camarillo* et par *Les plus Beaux Diamants du monde*.

*Adolphe contre Adolphe* est le premier chapitre de *Un sanglier dans le salon*, recueil de causeries et débats.

Couverture : Olivier Lepel et Patrick H. Müller.

© Éditions de la Chambre au Loup, 2013. Tous droits réservés.  
ISBN : 978-2-9528451-8-2

Dominique Sels

Adolphe contre Adolphe

*Adolfo Kaminsky au salon Botul*



ÉDITIONS DE LA CHAMBRE AU LOUP

À propos des salons Botul

Les mots ont été tracés le lendemain, ils n'engagent nul autre que ma mémoire fraîche : c'est une femme qui marche au soleil du matin, heureuse, de souple enjambée. Elle sautille pour attraper des mûres et parfois elle est étourdie.

Elle regarde en elle l'ombre claire des choses qui viennent de se passer.

Les soirées nommées salons Botul se déroulent dans un appartement parisien ; on écoute un invité parler de quelque chose, puis avant de dîner, on l'interroge. Ce lieu m'est connu depuis qu'il y a quelques années j'en ai été l'invitée, le récit en a été publié sous le titre *La petite maîtresse*.

Que le lecteur qui ne connaîtrait pas Botul se rassure. Ce monsieur qu'on ne voit pas souvent, moi non plus je

n'arrivais pas à le cerner ; il m'avait alors inspiré un prologue, consacré à la famille de personnages à laquelle il appartient : *Les Arlésiens*.

Une poignée d'amis sont découvreurs et spécialistes de ce philosophe, penseur à la Socrate, manquant et central, dont on ne connaît exactement ni la vie ni l'œuvre. Voilà pourquoi les causeries de ce salon explorent des sujets variés.

La plupart du temps l'invité est présenté et interrogé par Frédéric Pagès, président de l'association des amis de Jean-Baptiste Botul. On est incité à traiter à la Botul ce discret journaliste : on ne trouvera pas de description de lui, ni de choses mordantes, comme on pourrait s'y attendre par attraction de style entre camarades. Dans un journal satirique paraissant le mercredi, il signe des « interviews imaginaires ». Il en trame de réelles, quand il tient un invité, mais parfois il le laisse à peu près en roue libre. Quant aux propos tenus dans ce groupe, « les participants peuvent en faire ce qu'ils veulent, il n'y a pas d'imprimatur. » Ce président peut être caractérisé par un grand sourire, qui est aussi intérieur et frémit sous sa phrase — en cela il ressemble au Chat du Cheshire qui dialogue avec Alice pendant le voyage au pays des merveilles ; quoique ironiste redouté, il m'a toujours épargné ses flèches et j'en suis bien aise ; il entretient avec ses amis un commerce loyal.

Les auditeurs ne se présentent pas avant de poser des questions, cela n'a pas que des agréments. Un soir, le

*Adolphe contre Adolphe*

pédiatre Aldo Naouri m'a fait part de cette particularité comme d'un inconvénient. J'ai transmis la fois suivante la remarque à l'assemblée et cela n'a rien changé. « Une ambiance de bal masqué », observa une autre fois Deborah Jensen, de la *Duke University*.

La parole se délivre quand on parle à des anonymes. Les romanciers connaissent le mécanisme, où un inconnu surgit auprès d'un personnage, qui soudain se met à lui confier ce qu'il n'a jamais dit à nul autre. Quand je connais le prénom de celui qui parle, je l'indique.

Les invités le sont souvent parce qu'ils publient un livre ; leurs paroles, ils les essaient dans les villes pour donner vie à leur œuvre. Aussi les titres à propos desquels ils sont venus causer apparaissent-ils accompagnés du nom de leur éditeur.

Adolphe contre Adolphe

Adolfo Kaminsky était hier accompagné de sa femme et sa fille Sarah, d'une beauté renversante, née en 1979 en Algérie. Elle a écrit le livre de la vie de son père : *Adolfo Kaminsky, Une vie de faussaire*, paru chez Calmann-Lévy. Ce titre rend peu hommage au héros qu'il est.

Je n'ai pas encore lu le livre, tracerai ces mots avant, pour saisir ce qui n'est pas figé, mais il n'est pas sûr que ce soit possible. Dans un salon, l'invité est fatalement mis en scène, il présente un livre déjà écrit. On ne sait ce qu'on pourrait attraper qui ne soit déjà fabriqué.

Les parents d'Adolfo Kaminsky sont des juifs de Russie, ils fuient les pogroms et se rencontrent à Paris en 1916, en sont expulsés en 1917 comme rouges, partent pour l'Amérique du Sud. Michel, leur premier enfant, meurt en bas âge pendant la traversée, difficile, sur un caboteur, qui n'était certes pas construit pour franchir l'océan, et qui débarque là où il peut en Amérique du Sud. Adolfo naît à Buenos Aires en 1925.

Puis la mère a envie de revenir en France. Car partout



dans le monde depuis la Révolution française, tout au long du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, de nombreux juifs, optant pour la laïcité, avaient ressenti pour la France un attrait irrésistible. Ils étaient assurés d'y vivre libres ; de ne plus subir de lois humiliantes comme ils en enduraient dans de nombreux pays. Cet amour, cet appel de la « patrie des droits de l'homme » a été pour beaucoup fatal. Car dans les années 1930, dans la continuité de ce courant né en 1789, des juifs sont venus s'établir, y compris d'Allemagne pour fuir le régime d'Adolf Hitler : en France, dès les lois de Vichy, nombreux sont ceux qui ont été déportés ou tués sur place.

Les parents d'Adolfo s'établissent à Paris puis en Normandie ; le père d'Adolfo est tailleur. Les Allemands arrivent. Les gendarmes préviennent la mère que la Gestapo a intercepté une de ses lettres à son frère, qui vit à Paris. La mère part, dans le but de recommander à ce frère de se cacher, elle meurt pendant le voyage en train. « Elle a été assassinée », Adolfo Kaminsky en est persuadé.

Tout jeune il apprend le métier de teinturier. Une fois par semaine il va aussi travailler bénévolement à la beurrierie de Vire, parce qu'il y a là-bas un chimiste et que la chimie l'attire.

Je suis arrivée juste avant que ne débute la causerie, les places étaient prises. Claire m'a quoi que j'en dise avancé un fauteuil près de Kaminsky. J'ai donc été assise à

droite de ce monsieur frêle, vénérable, habillé de noir. Frédéric, ce soir à gauche de l'invité, l'a présenté à l'auditoire puis, comme à l'accoutumée, a relancé sa parole de temps en temps, sous des angles différents. J'ai été de ceux qui ont posé des questions à Kaminsky, peut-être naïves. Il porte de grosses lunettes. Il nous dira avoir récemment perdu un œil.

Après la mort de sa mère, lui-même est emmené à Drancy. Il y passe trois mois. Le consul d'Argentine, se prévalant d'un accord avec l'Allemagne, sort Kaminsky de ce camp funeste. Marc Hamon, le résistant qu'il rencontre à sa sortie, lui délivre de faux papiers, lui attribuant un nom qu'il portera longtemps, Julien Keller.

— Je mets étudiant, ça vous va ?

Adolfo est très jeune.

— Non, ça ne me va pas, j'ai besoin de travailler.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je suis dans la teinturerie.

— Alors teinturier.

Ils commencent à parler encres, effaçage.

— On a un problème avec l'encre Waterman, dit le résistant, on n'arrive pas à l'avoir.

— L'acide lactique, indique alors Adolfo, fort de son savoir acquis auprès de l'expert en chimie laitière de la beurrerie de Vire.

En effet l'encre jouait un rôle quand les fermiers apportaient la crème pour la vendre. Pour déjouer les tricheurs qui la diluaient à l'eau, la beurrerie payait les

fermiers selon le taux de matière grasse de leur crème. On connaissait ce taux grâce à un test de décoloration : on prenait un échantillon de crème, on y versait de l'encre et on mesurait le temps qu'il fallait pour qu'elle soit décolorée. Adolfo savait ainsi que l'acide lactique est un réducteur du bleu de méthyle.

— Ça vous dirait de venir travailler avec nous ? lui dit le résistant.

Adolfo préfère se rendre utile plutôt que de détacher les vêtements. C'est ainsi qu'il fera de faux papiers pour les juifs, présentant cela comme une course contre la montre.

— Vidal-Naquet a écrit que j'ai sauvé plus de dix mille enfants juifs, franchement je n'ai pas compté.

Pendant trente ans, il a continué de fabriquer de faux papiers après la guerre, pour diverses causes. Pendant la guerre, il insiste surtout sur les enfants, il fallait faire des papiers pour eux.

— Tout le monde a des papiers pendant la guerre. Parce que pour manger il y a les tickets de rationnement. Il y a les J1, qui sont les tout-petits, les J2, les J3, qui sont les adolescents, et puis les A1, A2, A3 pour les adultes à différents âges de la vie.

Il parle lentement et peu. L'exposé n'est pas facilité par son âge, ni par le laconisme à quoi il doit l'exploit de n'avoir pas été pris. Adolfo Kaminsky essaie de comprendre avec nous le jeune homme de dix-huit ans qu'il était :

*Adolphe contre Adolphe*

— D’après ce qu’on m’a dit, avec les rares interlocuteurs que j’avais, j’étais intraitable. J’étais intraitable sur la sécurité, sur le matériel, sur tout. On m’a dit que j’avais très mauvais caractère.

C’est ainsi qu’il explique sa réussite.

— Où étiez-vous, dans un village ou en ville ? demande une femme.

— J’étais à Paris. J’avais deux laboratoires, l’un rue Jacob, l’autre rue des Saints-Pères, dit Adolfo Kaminsky.

— Très central, donc.

— Oui, très central, c’était très commode.

— Et la police ne vous connaissait pas du tout ?

— Ils savaient qu’il y avait un faussaire à Paris, mais ils ne savaient pas où ni qui.

La rue Jacob et la rue des Saints-Pères, où Kaminsky giflait l’Histoire, se trouvent rive gauche, à Saint-Germain-des-Prés : l’Hôtel Lutétia, alors quartier général du renseignement nazi, n’en est pas éloigné.

— Vous aviez des revenus ?

— J’étais photographe de catalogue, ça n’avait pas toujours d’intérêt artistique mais...

— Ah, vous aviez donc une parfaite couverture.

— Parfaite.

Il sera aussi éducateur de rue.

Les facteurs majeurs qui concourent à son héroïsme : désintéressement, talent du chimiste, système de silence, simplification de la vie.

Son désintéressement le sauve ; sa première règle était

de ne jamais se faire payer. Dès lors qu'il eût accepté de l'argent et une relation de clientèle, sa vie eût été de courte durée :

— Je n'aurais pas vécu quinze jours à compter du début de cette activité, si j'avais rencontré les personnes pour qui je faisais les papiers, ou si j'avais demandé de l'argent.

Jamais il n'a fait commerce de son génie de faussaire.

Son habileté, son inventivité technique et chimique sont l'autre grand atout. Frédéric observe qu'Adolfo Kaminsky trouve ce qu'il appelle des « raccourcis » pour contrefaire chaque nouveauté.

Le système de silence d'Adolfo Kaminsky, son art de la prudence sont poussés à chaque seconde de sa vie, au point qu'il n'informe pas ses femmes.

Sa vie est entièrement versée dans l'acte de fabriquer le prochain faux papier pour le prochain enfant (il fallait pendant la guerre en fabriquer trente à l'heure, ne pas dormir.) On sent à son contact qu'un héros le devient par le choix d'un unique dessein et par l'acte de plier sa vie à celui-ci. On le sent responsable, s'il fait la sieste, de la mort de l'enfant pour qui il n'a pas fait les papiers pendant qu'il dormait.

— Quand quelqu'un s'appelle Samuel Abramowicz, son nom est reconnaissable, donc il faut modifier. Ce n'est pas facile. Au début j'altérais les papiers et puis assez vite j'en ai fabriqué.

— Et comment faire confiance à la personne qui vous

demande les faux papiers ?

Kaminsky répond qu'il ne voyait jamais les personnes pour qui il faisait les faux papiers.

Il n'avait qu'un interlocuteur dans le réseau.

— Vous n'avez jamais été interpellé ?

— Non. Je n'ai pas fait d'erreur.

Il se tait beaucoup.

— À Paris les enfants juifs étaient dans les maisons israélites, on leur donnait à manger...

— Ils étaient protégés des rafles ?

— Ils le croyaient mais dès qu'il y en avait mille, ils étaient déportés. Par paquets de mille. C'était un piège.

— Alors, dit Frédéric, les résistants ont piégé le piège, et c'est dans cette filière que vous avez travaillé.

— Oui.

— Avez-vous des élèves ? dis-je.

— J'en ai formé plusieurs. Je leur donne une boîte, où il y a un nécessaire.

Il se tourne vers sa fille et dit :

— Tiens, il faut que je redemande sa boîte à (*un prénom féminin*).

— Oui, mais ce n'est pas qu'une question de boîte, de technique.

— Ah, non. C'est l'attitude dans la vie.

— Il faut les former à la culture du réseau et du secret.

— Oui.

— Et vous avez été amené à faire des faux papiers pour vous-même ?

— Oui, bien sûr. En Belgique, après la guerre, il fallait les renouveler tous les six mois, c'était tout une histoire.

Quelqu'un dit :

— Pensez-vous aujourd'hui que quelqu'un pourrait contrer les avancées techniques ? On numérise les empreintes, l'iris de l'œil. Pensez-vous qu'un faussaire peut toujours riposter ?

Kaminsky répond :

— Quand les États fabriquent les papiers, ce sont des êtres humains qui les fabriquent ; je suis un être humain, donc je peux les atteindre, les imiter, les doubler.

À plusieurs reprises, il esquive ce que l'assemblée a en tête, ce dont il est question en France par les temps qui courent, « la régularisation des sans-papiers » et des immigrés économiques. Il n'opère pas de confusion de ce type. Là n'était pas son activité. Il martèle : « On ne peut pas vivre toute sa vie avec de faux papiers. » Il répète qu'il n'en a fabriqué que pour des gens en danger de mort, pour un passage de leur vie, les faux papiers devaient les sauver de l'extermination, de la torture, et les mener à la liberté.

— Quand la guerre a été finie, les survivants des camps, personne n'en voulait. Ils ont voulu aller en Palestine. Je leur ai fabriqué les papiers dont ils avaient besoin pour y aller. Ensuite je n'étais pas content qu'Israël se décrète un État religieux ; je voulais un État où les différentes communautés puissent vivre ensemble. Mais c'était déjà ça.

Il dit que pendant la guerre, vu l'urgence, le réseau lui donnait à manger : « Oh, il n'y avait pas beaucoup à manger, pas beaucoup », le réseau lui fournissait aussi le matériel. Ce fils de tailleur, sa personne physique respire la modestie. Est arrivé un moment où quelqu'un lui a demandé quand est venue « la reconnaissance ». On sent là tout l'hiatus avec un monde parisien limité qui ne rêve que de notoriété personnelle, alors que lui, sa grandeur, c'est d'avoir réussi à être un trou noir.

Il ne sait que répondre. Une dame dit :

— À la fin de votre livre, vous racontez comment vous cessez cette activité. Un réseau vous demande de faire des passeports sud-africains...

Comme d'habitude, on fournit à Kaminsky un vrai passeport, qui lui serve de modèle. Il l'étudie sous tous les angles, puis le rend quand il se juge prêt à reproduire des passeports analogues ; et très vite, un deuxième réseau, distinct du premier, lui fait la même demande : fabriquer des passeports sud-africains. L'ennui c'est qu'on lui fournit en guise de modèle le même passeport que la première fois. C'est le même nom, la même photo, la même écornure. Alors Kaminsky est glacé d'effroi. Et le pire c'est qu'une troisième demande, en tout point semblable, lui parvient peu après. Trois fois ce passeport aura surgi de trois réseaux différents.

— Là, j'ai compris qu'il était temps d'arrêter. J'étais connu. C'était très suspect.

— Vous avez résolu cette énigme ?



— Non. Il y avait du micmac avec l’Afrique du Sud. J’ai simplement arrêté de fabriquer de faux papiers.

Sa fille dit :

— J’ai été capable d’interroger mon père pour faire ce livre quand j’ai moi-même eu un fils. C’est quand j’ai eu un fils que j’ai voulu connaître l’histoire de mon père.

— Rotman a écrit un livre, dit Kaminsky. Ça a commencé comme ça, c’est comme ça que mon activité a été révélée. Il y a peu de choses à mon propos dans le livre de Rotman mais elles sont inexactes. Ils ont interrogé Jeanson, et Jeanson a dit que j’étais juif orthodoxe alors que je suis laïque, que j’étais polonais alors que mes parents étaient de Russie, etc.

— À l’intérieur d’un même réseau, on ne sait pas tout les uns des autres.

Un silence nous laissa le constater.

— Ce livre, dis-je en ouvrant le volume sur la table basse, il compte deux cent soixante pages, à chaque page il doit y avoir vingt pages de secret, n’est-ce pas ?

— Oui.

— La culture du secret, c’est une arme. (Il acquiesce.) L’usage actif du silence est important pour le médecin, l’avocat, l’auteur qui y abrite un livre en cours, ou encore pour le banquier, le notaire, l’homme de pouvoir. Que pensez-vous de notre époque où le pouvoir politique est si brillard ?

— Je suis catastrophé. Je suis inquiet pour mes enfants.

*Adolphe contre Adolphe*

En général ici le public applaudit ; lui a reçu une ovation. Ensuite, les gens se lèvent et, allant et venant du buffet aux fauteuils, bavardent sur un mode rapproché. Je suis allée vers lui pour lui parler de Vidal-Naquet. Kaminsky avait l'air hébété, sonné, pensez, après s'être exprimé devant trente ou quarante personnes... Cette publicité, il n'était pas dans son élément.

Ensuite mon petit doigt m'a dit qu'il n'avait aucune retraite : France, Israël, Algérie, que vous êtes distraites...

(salon Botul du 07/12/11.)

Il a « toujours une lampe de poche sur [lui] », cet artisan dans les ténèbres. Pendant le premier trimestre 1944, il ne sort que de nuit : des va-et-vient entre ses deux laboratoires clandestins. Ce que je retiens du livre, *Adolfo Kaminsky, une vie de faussaire* : Kaminsky ne s'agrége à personne. Souvent les gens qui ont été résistants montent à leur boutonnière, pendant le reste de leur vie, cette heure de gloire. Si l'on en juge par le portrait que dresse sa fille Sarah, il n'en va pas de même pour lui.

Quand vient l'été 1945, « tout le monde a repris sa vie là où elle s'était arrêtée. » Pendant la guerre ils étaient cinq à fabriquer de faux papiers : Loutre, Nénuphar, Suzie, Herta et lui, dans un laboratoire dont les dirigeants du réseau eux-mêmes ne connaissaient pas l'adresse. Ces compagnons, quand il les revoit après la Libération, il leur dit la même chose qu'à n'importe qui :

il est devenu « banal gratte-papier dans un ministère ». Il leur tait qu'il est devenu faussaire d'État.

Cette révélation est un choc qui tétanise le lecteur et ses habitudes : Kaminsky ne partage pas son secret avec les êtres humains qui dans quinze mètres carrés avec lui ont tant partagé, témérité, terreur, ingéniosité, épuisement. On comprend aussi que ce qu'on vient de lire, pendant les cent pages précédentes, n'est pas le palier haut d'héroïsme du récit. Non, Kaminsky, lui, ne voit pas de raison de ne pas maintenir le cap.

Sous-lieutenant rattaché au commissariat général aux prisonniers de guerre, qui est alors mené par François Mitterrand, Adolfo Kaminsky fabrique de faux papiers allemands pour les agents français qui s'en vont repérer, avant que les nazis ne détruisent les preuves de barbarie, les camps de concentration les moins connus, qui ont été le lieu d'expériences médicales. Quand, ensuite, il lui est demandé de reproduire plans et cartes pour le conflit d'Indochine, Kaminsky démissionne.

Pierre Mouchenik l'emmène en Allemagne afin de lui montrer comment vivent les rescapés de camps. Hordes redevenues sauvages, c'est à lire, le choc est décisif, Kaminsky accepte de fabriquer de faux visas pour favoriser leur immigration clandestine. Il rallie ainsi le réseau Aliyah Beth, et contribue à la création de l'État d'Israël.

Pendant la guerre d'Algérie, s'insère un épisode où il joue de l'hostilité convenue entre les juifs et le monde arabe. Aux côtés du Fln (Front de libération national), qui

lutte pour l'indépendance de l'Algérie, Kaminsky a intégré le réseau Jeanson quand l'autre parti indépendantiste algérien, le Mna (Mouvement national algérien) l'approche, en recherche également d'un faussaire. Kaminsky réfléchit à l'éventualité de travailler à la fois pour le Fln et pour le Mna, puis il décline l'offre du Mna. À son interlocuteur qui ignore combien il est engagé aux côtés du Fln, il dit : « Vous connaissez mon histoire. Vous savez ce que j'ai fait pendant la Résistance, n'est-ce pas ? – Oui. – Vous savez aussi que je suis juif... Ce n'est pas que je sois raciste... Mais ce sont quand même des Arabes... » Dans un dialogue où à distance on lit un sommet de feinte et d'ironie, Kaminsky caricature les gens qui promènent leur propre image, il fait ce qu'il ne fait jamais, se référer à ses exploits, se définir par une appartenance à un groupe.

Son activité de faussaire bénéficiera à des ressortissants de plus de quinze nations, dictatures d'Amérique du Sud, Grèce, pays d'Afrique. Il fournit de faux papiers aux jeunes Américains refusant de servir au Vietnam (« Je dois dire qu'ils étaient nombreux. ») Pendant la longue période qu'a duré cette activité, Kaminsky photographe n'a pas exposé son œuvre. Il n'est pas monté aux tribunes ; n'a pas pris pour interlocuteurs des gens qui se montraient.

« Je te parle depuis une demi-heure, tu regardes dans le vague, tu ne me réponds pas. Mais où es-tu, à la fin ? » lui dit l'une de ses amantes, Lia Lacombe, assis-

tante de Pierre Schaeffer à l'Ortf. Où es-tu ? Voilà qui ramasse en trois mots une vie privée auprès d'êtres à qui ce héros cachait tout.

Ce qui l'apparente à un artiste, c'est aussi qu'il n'a pas véritablement d'élève. Il forme des gens, bien sûr, mais qui n'ont pas son détachement, puisqu'ils sont « corps et âme dévoués à leur mouvement, à leur cause, pas *aux* causes ».

Il est pacifiste. « C'est grâce à l'intervention de notre réseau, et particulièrement à la plaidoirie de Francis Jeanson, que la guerre avait été évitée sur le sol français », lit-on quand sont évoqués ses liens avec Omar Boudaoud, chef de la fédération française du Fln. D'autre part, ses talents de chimiste et de technicien ont souvent valu à Kaminsky des commandes d'explosifs, qu'il a déclinées, sauf une fois, à découvrir : au lieu de plastic il place de la pâte molle dans l'engin, qui n'explose donc pas.

Un passage hilarant, dans ce livre qui assurément n'en comporte pas d'autre, survient quand Kaminsky est chargé de trouver où loger un haut représentant du Fln de passage à Paris, les hébergeurs habituels étant de plus en plus surveillés. Kaminsky a l'idée féroce d'aller trouver un ancien compagnon de résistance, Philippe, ouvertement pro-Algérie française. (« On ne peut rêver d'une meilleure planque. ») S'ensuit un dialogue mémorable :

« — C'est dégueulasse, ce que tu me demandes, parce

que tu sais très bien que je ne peux pas te le refuser !

— Si, tu peux refuser. Tu me dis oui ou non, si c'est non on n'en parle plus, rétorqué-je une fois les hurlements terminés.

— Après tout ce que tu as fait pour moi ? Tu m'as sauvé la vie. Tu as sauvé mon père, ma mère et ma sœur. Je ne peux pas te dire non !

— Alors, dis oui !

— Je te préviens, Adolphe. Une fois, mais pas deux ! »

J'en arrive à Julien Keller, dit le Technicien.

Comment Kaminsky a-t-il acquis son savoir-faire ? Repasser le livre pour en tamiser cet important aspect : Kaminsky est un autodidacte qui a exploité en urgence l'état des sciences et techniques de son temps.

Précoce et passionné, il rêvait d'être peintre.

À douze ans il récupère une vieille presse ; il s'initie à l'imprimerie en fondant le journal de l'école. Le certificat d'études primaires est son seul diplôme. Il n'a pas quatorze ans qu'il triche sur son âge pour pouvoir travailler ; il entre à la Société Générale électrique où l'on fabrique des tableaux de bord d'avions pour l'armée française. On le place au service du câblage. En 1940, son frère et lui sont renvoyés de l'usine, qui désormais travaille pour l'aviation allemande et licencie les juifs.

Adolfo Kaminsky nous a dit pendant la soirée être teinturier, il l'est devenu en répondant alors à une annonce passé par M. Bousse-mard. En ces temps de pé-

nurie, Adolfo teint des capotes et uniformes militaires de la première guerre pour les transformer en vêtements civils. Ingénieur chimiste, Bousse-mard est étonné de l'avidité de connaissances de son apprenti. Kaminsky nous a aussi dit s'être instruit auprès du chimiste de la beurrerie de Vire, avec qui il a travaillé un jour par semaine, en échange d'un petit paquet de beurre et de connaissances théoriques. Troisième mentor normand, le pharmacien Brancourt : Kaminsky achète les instruments exposés dans sa vitrine. Adolfo fabrique savon, bougies, cirage. Un fournisseur lui procure du gros sel dénaturé par de l'oxyde de fer. Il le dissout, le filtre, le distribue ainsi purifié aux fermiers qui peuvent alors saler leurs cochons et nourrir clandestinement les habitants de Vire (le sel pur était rationné). Brancourt se révèle agent de renseignement pour le Deuxième Bureau, c'est-à-dire pour Charles de Gaulle. Adolfo et Brancourt se livrent alors au sabotage des lignes de chemin de fer : Adolfo fabrique de petits détonateurs ainsi que des produits destinés à corroder les lignes de transmission et à rouiller diverses pièces. C'est l'été 1942, il n'a pas dix-sept ans.

Les circonstances pathétiques de la vie ne peuvent rien contre la soif d'apprendre : enfermé à Drancy, Adolfo prend chaque jour une leçon d'algèbre auprès d'un professeur interné lui aussi.

Au cours de sa vie, il lira tout ce qu'il trouvera, le traité de chimie de Marcellin Berthelot, *La Technique photogra-*

*phique* de L.P. Clerc en deux volumes. Il se formera à la photogravure auprès de M. Goumard, rue Saint-Denis. Son métier officiel le conduit à exécuter des portraits, cartes postales, affiches. Au moment où il se met à la photographie d'œuvres d'art, il observe que cette spécialité est « un travail méticuleux, difficile, technique. Tout ce que j'aimais. » Il se spécialise dans la photographie en formats géants, et travaille avec le décorateur de cinéma Alexandre Trauner.

Pour fabriquer de faux papiers, il faut savoir analyser les encres, fabriquer du papier, reproduire les tampons, imprimer et stocker des documents vierges, les remplir, vieillir les documents produits, à l'aide d'une salisseuse où ils se frottent à la poussière et à la mine de crayon. « C'est de la recherche permanente, car les papiers changent sans cesse. » Parmi les recettes qu'il indique, il y a celle qui lui permet de fabriquer des tampons en relief. Il explique aussi comment il fait disparaître l'encre quand celle-ci est un « banal colorant d'aniline noir ».

Pour répartir uniformément le liquide photosensible sur les plaques de photogravure, il construit deux centrifugeuses : l'une, pendant la guerre, avec une roue de vélo, l'autre, pendant le conflit franco-algérien, au moyen d'un tourne-disque. Une pipe fait polissoir pour les papiers attaqués par les acides. Au moyen de verres de lunettes et d'un miroir semi transparent, il construit une machine utilisée par Léonard de Vinci, qui projette



l'image d'un dessin à reproduire à la main. Le tracé obtenu est de grande précision.

Les missions qu'il s'est assignées au fil du temps l'amènent à fabriquer des pièces d'identité de tous pays, des cartes d'alimentation, certificats de baptême, laissez-passer, visas, autorisations d'amarrer aux ports, permis de conduire, justificatifs de domicile.

Kaminsky produit aussi, pour la vraisemblance, bien d'autres papiers anodins de la vie quotidienne dont le lecteur découvre le détail hallucinant, tout un roman allemand à fourrer dans les poches des espions français au cas où ils seraient arrêtés. Cela après-guerre, au moment où l'État français lui a attribué un étage entier d'un immeuble ministériel. Il y a installé son matériel, provenant des deux laboratoires de résistance, celui du 21, rue Jacob et celui du 17, rue des Saints-Pères : soit « une chambre noire, un atelier de photogravure, un autre d'imprimerie, un bureau pour le remplissage, une salle de coloration-décoloration, une pour la fabrication du papier, et encore une autre dans laquelle trônait ma vieille machine à coudre Singer. » Il s'agit de celle de son propre père. Lui s'en sert pour perforer les timbres fiscaux qu'il a imprimés lui-même, sur papier gommé.

Pour le Fln, il fabriquera des passeports suisses. Ils sont réputés infalsifiables, ce qui garantit ensuite le succès des opérations. Il faut d'abord fabriquer la couverture de ces passeports, qui est dans un papier rare « cartonné, ultra léger, à la fois rigide et très souple ». Après

avoir essayé en vain différents mélanges de papier, de cellulose et de colle, Kaminsky s'endort sous le coup d'un cuisant mal de tête. Son esprit est si échauffé qu'il continue de brasser son problème en dormant. Il n'a pas eu le temps de prendre une aspirine, la céphalée le lancine. Rêve-t-il qu'on lui panse la tête ? Dans son sommeil, il se souvient soudain que la gaze à pansement contient beaucoup de cellulose pure. Le rêveur en hache menu, l'incorpore à une pâte à papier, bref, élabore sa mixture et bientôt tient le papier, sec, idoine.

Kaminsky se réveille hagard à la recherche de gaze dans l'armoire à pharmacie. Une fois la pâte en plaques déposée dans l'armoire sècheuse, il faut patienter plusieurs heures.

Le résultat fut parfait, la consistance était en tout point identique, même au microscope : rien ne distinguait les couvertures du vrai et du faux passeport suisse. Voilà comment, cette fois et tout au long de sa vie, Adolfo Kaminsky, dit dans les réseaux Julien Keller, dit le Technicien, s'est levé pour obéir à son rêve.

*Un sanglier dans le salon* est un recueil de débats et causeries, qui se déroulent à Paris, sauf en été. Figurent des soirées où sont par exemple invités à parler le résistant Adolfo Kaminsky ou l'ancien gangster Alain Caillol.

Puis « les femmes au fil des pages soulèvent ce cahier de croquis où elles étaient parties pour ne figurer qu'en l'ancienne portion congrue ». Le groupe d'action féministe La Barbe surgit salle Pleyel, tandis que « Les Mathématiciennes et le roi des masques » se consacrent à la place des femmes dans les sciences.

Alors qu'Olympe de Gouges écrivait : « Les femmes seront-elles toujours isolées les unes des autres, et ne feront-elles jamais corps avec la société ? », aujourd'hui musiciennes, comédiennes, femmes de science se regroupent.

Le titre du livre autorise embardées et surprises. Une des parties s'intitule « Rêve et musique » : l'un et l'autre accompagnent la flânerie.

## *Adolphe contre Adolphe*

### Un sanglier dans le salon : sommaire

#### Préface

##### Ces Messieurs

1. Adolphe contre Adolphe –  
salon Botul, invité : Adolfo Kaminsky, résistant
2. Une juge pour garçons –  
salon Botul, invitée : une juge pour enfants
3. Le président de Wikimedia France –  
salon Botul, invité : Rémi Mathis, président de Wikimedia France,  
conservateur au département des Estampes de la Bibliothèque  
nationale
4. Alain Caillol –  
qui enleva en 1978 le baron Empain, patron du nucléaire fran-  
çais – salon Botul
5. Régis Debray – salon Botul
6. Mathématiciens romanciers – hôtel de Massa, soirée de la  
Société des gens de lettres avec Olivier Courcelle, Didier Nordon,  
Benoît Rittaud, Gérard Tenenbaum

##### En été

7. Mathieu le saunier –  
croquis de Vendée, marais salant de l'île d'Olonne
8. Le parc de Swann –  
en Beauce – entretien avec Claude Thisse, qui a recréé le  
jardin de Ponce Jules Amiot ayant inspiré le parc de Swann,  
et avec Anjali Janakiraman, guide à la maison-musée Proust

*Adolphe contre Adolphe*

à Illiers-Combray, et à la cathédrale de Chartres

Découvertes d'automne

9. Natasha à *la Java* –

« Où sont les musiciennes ? » Natasha Le Roux, du collectif H/F jusqu'alors dédié au théâtre, inaugure un pôle Musique

10. Au Palais de la découverte –

remise des Bourses L'Oréal « Pour les femmes et la science »

11. *La Parole errante* –

festival *Elles résistent* : « débat non mixte : Rencontre sur les discriminations sexistes et les violences sexuelles dans le monde de l'art et de la culture »

12. Cédric Villani – médaille Fields, directeur de l'Institut Henri Poincaré – salon Botul

Toussaint

13. Le chocolat qui fait renaître –

Salon du chocolat : Christiane Tixier, les vases à chocolat pré-colombiens – Laurence Alemanno, le chocolat cru

Savantes et filles trolls

14. Les mathématiciennes et le roi des masques –

*12<sup>e</sup> Forum des jeunes mathématiciennes*, à l'Institut Henri Poincaré

15. Beaumarchais a une poutre dans l'œil –

table ronde « femmes, théâtre, culture » colloque *Elles aussi*, mairie du VII<sup>e</sup> – accueil par Rachida Dati, maire

16. Vous dérangez Jean-Paul Huchon –

le groupe d'action féministe La Barbe au conseil régional

Rêve et musique

17. Les *Nuits savantes* de Jacqueline Carroy –

*Adolphe contre Adolphe*

salon Botul – Les savants qui avant Freud ont étudié les rêves

18. La Barbe à Pleyel –

suite des sorties de La Barbe, chronique d'un hiver du groupe

19. Claire Gibault, chef d'orchestre, un frottement sur le mot  
désir – entretien, en compagnie d'Anne-Marie Viossat, compo-  
sitrice

Ils ont publié

Remerciements

*Adolphe contre Adolphe*

du même auteur

*romans :*

ÉDEN EN FRICHE, éd. Denoël.

CHÈRE INDOLENTE, éd. Denoël.

RÊVERIE ET FÉCONDITÉ

*roman en diptyque :* CAMARILLO (Adios les seventies)

LES PLUS BEAUX DIAMANTS DU MONDE, *notes de nuit*

*divers :*

LES MOTS DE L'AMOUR ARRIVENT D'ATHÈNES,  
vocabulaire de l'amour dans Le Banquet de Platon, suivi  
du Portrait de Socrate, *étude pour le plaisir*

LA PETITE MAÎTRESSE, *salon*

SAN FERNANDO VALLEY, *impressions*

UN SANGLIER DANS LE SALON

sauf mention contraire, aux éditions de la Chambre au Loup

*Adolphe contre Adolphe*

Éditions de la Chambre au Loup  
26, rue Lecourbe – case postale n°10  
75015 Paris  
tél. : 33 (0)1 47 34 62 89  
fax : 33 (0)9 55 12 11 62  
lepel@free.fr  
courrier@chambreloup.fr  
www.chambreloup.fr